

J. BERTRAND

**Au sujet d'un livre récent sur Auguste Comte**

*Nouvelles annales de mathématiques 3<sup>e</sup> série*, tome 12  
(1893), p. 152-163

[http://www.numdam.org/item?id=NAM\\_1893\\_3\\_12\\_\\_152\\_0](http://www.numdam.org/item?id=NAM_1893_3_12__152_0)

© Nouvelles annales de mathématiques, 1893, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Nouvelles annales de mathématiques » implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

**AU SUJET D'UN LIVRE RÉCENT (1) SUR AUGUSTE COMTE;**

PAR M. J. BERTRAND,

de l'Académie française,

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

---

L'auteur de ce livre est un catholique convaincu; il réproouve, par conséquent, et condamne la doctrine philosophique et sociologique qui, plus qu'aucune autre, suivant lui, caractérise notre époque. Il veut, cependant, dans le récit de la vie d'Auguste Comte, aussi bien que dans l'exposé de ses idées, rester impartial jusqu'à l'indifférence. C'est un rôle difficile. Lorsque, comme le P. Gruber, on réussit à le jouer, il diminue l'intérêt du récit. Le P. Gruber est sérieux et sincère, mais il faut en avoir acquis l'assurance pour ne pas soupçonner quelquefois, dans le choix des citations, toujours exactes et textuelles, une ironie malignement cachée. Lorsque, suivant l'opinion de quelques juges très attentifs et très prévenus en sa faveur, tels que Littré, apparaissent dans la conduite et dans les idées de Comte des symptômes d'aliénation mentale, le P. Gruber rapporte, en même temps que leurs craintes et leurs tristesses, les protestations des admirateurs et des disciples constants dans leur foi. Lui-même ne dira son opinion qu'à la fin et avec une grande réserve. En rapportant, sans les discuter, les renseignements puisés aux sources les plus diverses, l'auteur ne peut manquer d'accepter plus d'une appréciation contestable. Mon seul but est ici d'en signaler quelques-unes. Ceux auxquels, dans l'histoire de leur maître, aucun détail ne semble indifférent, entendront sans doute avec satisfaction, sur quelques points de sa vie racontés par le

---

(1) AUGUSTE COMTE, *fondateur du positivisme, sa vie, sa doctrine*, par le R. P. GRUBER, S. J. (Traduit de l'allemand par M. l'abbé PH. MAZOYER, du clergé de Paris; précédé d'une préface par M. OLLÉ-LAPRUNE, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris. Lethielleux. 1892.)

P. Gruber, le témoignage d'un contemporain dont les souvenirs sont précis et les informations très assurées.

La disgrâce de Comte à l'École Polytechnique a exercé sur la situation et sur le caractère du philosophe, pendant les dernières années de sa vie, une grande et triste influence. Le P. Gruber en a mal connu les véritables causes.

Après avoir rempli pendant vingt ans les fonctions de répétiteur d'Analyse, réunies, de 1837 à 1844, à la mission, très importante alors, d'examineur d'admission, Comte, soumis, d'après les règlements, à une réélection annuelle, se vit enlever successivement ces deux fonctions, dont les émoluments formaient sa seule ressource. Les motifs allégués par le P. Gruber sont fort incomplets.

« Là encore, dit-il, sur ce terrain assez étranger à la Philosophie, ses opinions particulières lui attirent des antipathies. Le respect avec lequel il parlait des institutions du moyen âge, l'énergie qu'il mettait à condamner le criticisme rationaliste, la vivacité de ses remarques sur les défauts de l'enseignement des Sciences exactes, la façon dont il combattait l'anarchie intellectuelle, comme l'anarchie politique, et dont il défendait la nécessité d'un pouvoir spirituel, toutes ces choses le recommandaient mal auprès des savants qui étaient alors imbus des idées libérales. »

J'ose affirmer que l'énergie apportée par Auguste Comte à condamner le criticisme rationaliste, non plus que son admiration pour les institutions du moyen âge, n'ont joué, ni directement ni indirectement, aucun rôle dans les décisions qui ont attristé la fin de sa vie.

Le P. Gruber ajoute :

« Il avait en horreur un enseignement mathématique qui développait uniquement la Science technique sans donner aux élèves une intelligence plus approfondie, qui formait à une habileté toute mécanique en négligeant d'élever l'esprit à des conceptions plus larges, qui, enfin, oubliait complètement l'idée pour s'arrêter aux formules et aux calculs. »

Auguste Comte se croyait plus capable qu'aucun autre, et ne le cachait pas, de guider l'esprit des élèves vers des conceptions larges et élevées; mais il connaissait mieux que personne l'enseignement de l'École Polytechnique et, particulièrement, celui des Mathématiques, auquel il était personnellement associé. Jamais le jugement qu'on vient de lire n'a été le sien.

Comte rendait hommage aux talents et à la sagacité de Poinsot, d'Ampère, de Navier, de Duhamel et de Liouville, qui, successivement, ont occupé la chaire d'Analyse. Il n'y a pas seulement exagération, mais invention complète, à laisser croire qu'il a pu les accuser d'oublier l'idée pour s'attacher aux formules et aux calculs. C'est le contraire de la vérité. Comte le savait, il ne l'a jamais contesté.

Bien loin de rencontrer de l'antipathie à l'École Polytechnique, Comte, dès son entrée dans le corps enseignant, en 1832, s'y trouva estimé et respecté. Les directeurs des études, Dulong et Coriolis, Pont, en toute circonstance, aidé de toute leur influencé. Lamé, Chasles, Savary, Babinet et Duhamel, ses anciens camarades, Poinsot, son ancien maître, siégeaient dans les conseils et rappelaient volontiers à ceux qui blâmaient ses écrits, ou qui souriaient de son orgueil, que, pendant son séjour à l'École, Auguste Comte était considéré par ses camarades et par ses maîtres comme la plus forte tête de sa promotion. Le P. Gruber, entrant dans le détail, assigne pour cause de la non-réélection de Comte aux fonctions d'examineur d'admission la *Préface personnelle* (c'est le titre qu'il lui donnait) placée en tête du sixième Volume du cours de Philosophie positive. Comte s'y plaint « des dispositions irrationnelles et oppressives adoptées à l'École Polytechnique sous la désastreuse influence d'Arago ». Cette phrase agressive naissait d'une lutte depuis longtemps engagée, elle ne pouvait être la cause de la décision prise. La disposition irrationnelle et oppressive contre laquelle Auguste Comte n'a jamais cessé de protester était précisément la réélection annuelle des examinateurs d'admission. La cause principale de cette mesure, où Arago n'était pour rien, avait été l'indignité présumée de l'un des prédécesseurs de Comte, dont l'inamovibilité avait rendu la révocation difficile. La décision, ne pouvant avoir d'effet rétroactif, s'appliquait au nouvel élu seulement; elle avait assurément des inconvénients, mais l'inamovibilité, on en avait eu plus d'une preuve, présentait des dangers plus grands encore. La *Préface personnelle* était une sommation d'avoir à décider une fois pour toutes. Comte invitait impérieusement le conseil à ne pas le réélire si l'on n'était pas décidé à le considérer désormais comme inamovible. A cette mise en demeure s'ajoutaient des réflexions blessantes sur plusieurs membres, les uns indifférents, les autres très favorables à sa cause. Il regrettait

que Poinso, son ancien maître et son protecteur affectueux depuis près de trente ans, n'eût pas montré dans une élection récente un caractère digne de son talent. La composition irrégulière du conseil était critiquée avec raillerie. N'était-il pas absurde d'y voir siéger tous les professeurs, quelle que fût leur incompétence, et il ajoutait en note : « Les maîtres de danse et d'escrime ne votent pas, ceux de français et d'allemand ont voix délibérative. » De telles attaques étaient faites intentionnellement pour amener sans retard le dénouement d'une crise, dont la menace lui enlevait pour ses travaux toute liberté d'esprit. On l'accusait de mal faire les examens. Ses amis, une partie du public, plus d'un juge compétent, Comte lui-même surtout, ne voulaient voir dans cette allégation qu'un odieux et ridicule prétexte. D'autres lui adressaient, de très bonne foi, des reproches très sérieux. C'était là la question véritable. Pour quelques membres du conseil, l'exclusion de Comte était considérée comme un devoir pénible, qu'ils hésitaient à accomplir.

Nommé examinateur en 1837, Comte se montra, pendant sa première tournée, excellent à tous égards, très patient, très attentif, très ingénieux; ses questions imprévues semblaient couler de source. Non seulement il jugeait bien, mais il savait rendre évidentes pour tous la faiblesse ou la force des esprits qu'il éprouvait. Si la question d'indéfectibilité s'était posée après cette première épreuve, personne n'eût hésité à assurer pour toujours à l'École le meilleur examinateur dont on eût souvenir. Professeurs et élèves s'accordaient à lui reconnaître, au plus haut degré, les qualités d'un excellent juge. On citait même un colonel d'artillerie qui, ayant assisté aux examens dans l'une des premières villes de sa tournée, le suivit dans la ville suivante, attiré seulement par le désir de l'admirer plus longtemps. L'influence sur l'enseignement fut des plus heureuses, et, dès l'année suivante, les professeurs trouvaient dans l'étude des questions de Comte, soigneusement recueillies, d'utiles exercices pour leurs élèves. Lorsque Comte, pour la seconde fois, fut appelé à faire les examens, il y apporta la même patience, la même attention, la même bienveillance pour tous, mais malheureusement, non pas seulement le même genre de questions, mais les questions mêmes de l'année précédente, qui, connues des candidats, avaient perdu leur principal mérite. La mission de Comte fut renouvelée six fois; son

répertoire ne changea pas. Dans toutes les classes de Mathématiques spéciales, la préparation aux « colles de Comte » jouait un rôle important, et tout élève qui, après le tirage au sort qui se faisait alors entre les examinateurs, savait qu'il aurait Comte pour juge, se faisait exercer aux questions proposées comme imprévues et aux difficultés ingénieuses que leur solution faisait naître. Les petits pièges Mathématiques étaient toujours tendus avec le même art, mais les candidats, instruits à les éviter, l'étaient aussi à y tomber avec grâce pour se montrer habiles à en sortir. Comte n'ignorait pas l'existence de cet enseignement très bien organisé, dont le but avoué était de mettre sa perspicacité en défaut, mais il acceptait la lutte, se croyant certain d'y triompher. Il est véritable que, pour le tromper, il fallait de l'habileté; quelques élèves la poussaient fort loin; on les y exerçait, et ces finesses n'étaient dignes ni de l'examineur ni des maîtres; plus d'un candidat, dont le succès égayait ses camarades, a fait plus tard honneur à l'École et justifié le jugement favorable de Comte; mais le genre de mérite dont il avait fait preuve n'était ni celui qu'on exigeait de lui, ni celui que l'examineur croyait juger. D'autres, moins habiles, ou moins heureux, pour avoir mal réussi à simuler l'ignorance sur des questions soigneusement étudiées, étaient appréciés fort au-dessous de leur valeur véritable. Comte, souvent averti, n'a jamais accepté ces reproches. Plus l'opinion devenait unanime et pressante, plus il s'obstinait à la braver. Toutes les plaintes, suivant lui, s'expliquaient par la mauvaise humeur des candidats refusés et le mécontentement de leurs parents.

Un autre motif fut très sérieusement et, peut-être, justement allégué. Le P. Gruber le passe sous silence. Les collègues de Comte et ses prédécesseurs avaient presque tous publié des Ouvrages élémentaires dont l'étude s'imposait aux candidats. Comte avait autrefois flétri cet abus avec une mordante ironie; il n'ignorait pas que le désir d'éviter à l'avenir un tel inconvénient avait été pour beaucoup dans la décision prise de soumettre les examinateurs à une réélection annuelle. Il écrivit cependant un traité de Géométrie analytique et en annonça la publication. Lamé, son ancien camarade, et Charles, toujours bienveillant pour tous, le supplièrent de ne pas donner suite à ce projet. Décidés l'un et l'autre à le protéger de toute leur influence, ils prévoyaient une opposition et

voulaient l'éviter. Ils n'obtinrent rien de lui. Comte n'avait rien promis, on ne lui avait rien imposé, sa liberté restait entière, il voulait en user. S'il se souvenait que la publication d'un traité d'Arithmétique par l'examineur Reynaud lui avait paru un scandale, il lui semblait que celle d'un traité de Géométrie analytique par l'examineur Auguste Comte serait un service rendu à l'Enseignement. Ceux qui avaient l'impertinence de comparer deux choses aussi dissemblables ne méritaient pas de réponse. Deux de ces collègues, d'ailleurs, avaient publié des traités de Géométrie analytique parvenus à la huitième ou à la dixième édition; pourquoi ne ferait-il pas comme eux, lorsque, sans grande présomption, il avait droit d'espérer qu'il ferait beaucoup mieux? On lui répondait qu'il s'agissait d'un principe et que l'impossibilité de l'appliquer aux examinateurs inamovibles était une raison de plus pour l'imposer sévèrement aux autres. Cet argument le mettait hors de lui.

Comte, en 1844, ne fut pas réélu examinateur. Sur quinze membres qui composaient le conseil, huit, en inscrivant sur leur bulletin de vote le nom de Wautzel, obéissaient à des motifs très divers. Les uns, cela est vrai, émus par la *Préface*, qui les insultait et les bravait, irrités par le procès intenté à son éditeur, dans lequel Comte, plaidant lui-même, redoubla la vivacité de ses attaques, étaient contre lui des adversaires décidés; mais ils étaient loin de former la majorité du conseil. Plus d'un opposant se laissa guider par les plaintes, chaque année plus nombreuses et plus vives, des professeurs mécontents. Plusieurs enfin, sans vouloir lire ni juger le traité de Géométrie analytique, y voyaient la renaissance d'un abus qu'il fallait arrêter. La destitution qui a si profondément troublé la vie de Comte est présentée par le P. Gruber comme une vengeance : s'il entend par là qu'en s'abstenant des attaques contre le conseil de l'École Polytechnique, Comte aurait pu rester examinateur quelques années encore, l'assertion est plausible; mais il n'en aurait pas moins été menacé et discuté chaque année. Si Comte, au contraire, avait écouté les remarques bienveillantes, souvent répétées, sur les inconvénients de son système d'examen, excellent, admirable peut-être, pour les cent premiers élèves, mais qui, pour les milliers qui devaient suivre, donnait de plus en plus aux candidats habilement préparés un avantage injuste sur des concurrents solidement instruits; s'il avait cédé aux prières amicales de Lamé

en s'abstenant de publier son traité de Géométrie analytique, il aurait pu se livrer contre Arago aux attaques les plus vives, traiter à son aise son influence de désastreuse, se donner le plaisir d'appeler M. Dubois, de la Loire-Inférieure, maître de français, et M. Hase, maître d'allemand, faire de la chevalerie du moyen âge son idéal, vanter ou attaquer à son gré le criticisme rationaliste, s'exposer enfin, même en les aggravant, à tous les reproches allégués par le P. Gruber, sans que l'on songeât à lui opposer un concurrent. L'irritation de Comte renaissait chaque année lorsque quinze juges dont l'hésitation lui démontrait la médiocrité ou l'indignité devenaient les arbitres de sa position. Chacun d'eux, en lui donnant des avertissements et des conseils, croyait user d'un droit et remplir un devoir; toujours sur le qui-vive, Comte les recevait fort mal. Un autre souvenir lui montrait en eux des ennemis. Par suite des combinaisons qui suivirent la mort de Poisson, la chaire d'Analyse était devenue vacante en 1840. Comte, examinateur d'admission depuis 1837, répétiteur du cours depuis 1832, chargé en 1835 d'une suppléance, dont il s'était brillamment acquitté, regardait sa nomination comme un avancement mérité. Aucune hésitation ne lui semblait possible. Le célèbre géomètre Sturm posa sa candidature. La correspondance de Comte avec son ami d'enfance Valat fait paraître, plus qu'aucune autre publication, la bonté, la droiture et le désintéressement de son esprit, mais aussi l'accroissement continu de l'orgueil insensé qui devait tout perdre. En parlant à son ami de sa candidature, il dépasse toute mesure.

Parmi les griefs de Comte contre ceux qui, comme il le disait, l'ont contrecarré, un seul est réellement justifié : c'est l'indifférence pour ses talents professionnels, qu'il croyait incomparables. Les titres scientifiques de Comte, au point de vue où se plaçaient ses juges, étaient presque nuls, ceux de ses concurrents, considérables. Le résultat de la lutte, conforme à toutes les traditions de l'École, était assuré à l'avance : Sturm fut préféré. On est peiné, véritablement, de la manière dont Comte traite, dans l'intimité d'une correspondance confidentielle, il est vrai, l'excellent et consciencieux géomètre, le maître respecté de Puiseux et de Verdet. Il le nomme son indigne rival, son triste concurrent, son étrange compétiteur. Il désire que l'indignation des élèves n'aille pas jusqu'à mettre obstacle à l'enseignement de *cet homme*; il veut le voir pro-

fesser assez longtemps pour que chacun de ceux qui l'ont si aveuglément et si immoralement favorisé soit convaincu de son *incapacité radicale*. Il espère cependant que *cet homme* pourra être évincé sans le moindre trouble matériel. Il paraît, dit-il enfin, que de mémoire d'homme il n'y a pas eu à l'École Polytechnique un aussi mauvais enseignement mathématique, *même au temps de Cauchy*.

Les conseils de l'École, en retirant à Comte la position d'examineur d'admission, appelèrent à ces fonctions un savant de grand mérite, dont la mort prématurée fut considérée, quelques années plus tard, comme une grande perte pour la Science. Ce jeune concurrent, fort innocent d'une préférence qu'il n'avait pas sollicitée, n'est pas jugé par Comte moins injustement que Sturm. Wautzel, âgé alors de trente-trois ans, était considéré comme une des gloires futures de l'École. L'admiration pour lui, dans la promotion de 1832, était au moins égale à celle que Comte inspirait à ses camarades de 1815. Esprit très vaste d'ailleurs, et fort éloigné de s'absorber dans les Mathématiques, Wautzel avait tous les droits à la sympathie comme à l'estime de Comte. Il reste à ses yeux, cependant, « un gamin sans expérience et, au fond, sans valeur ».

Comte, en toute circonstance, dédaignait ses concurrents. Il avait eu dans sa jeunesse et confié à son ami Valat le désir de devenir membre de l'Académie des Sciences; se croyant déjà fort au-dessus d'un tel honneur, il ne le recherchait, il le dit ainsi, que pour améliorer sa position.

L'Académie, pour sujet de prix, n'avait proposé aucune question précise, se bornant à déclarer qu'elle couronnerait *le meilleur Ouvrage ou Mémoire sur les Mathématiques*.

« La seule chose, dit Comte, qui soutienne en moi un certain sentiment, bien ou mal fondé, de ma valeur, est la faiblesse que j'aperçois dans tous ceux qui pourraient concourir. » Ceux qui pouvaient concourir étaient tous les savants français ou étrangers, en exceptant seulement les membres de l'Académie des Sciences. Chacun pouvait choisir son sujet. Poncelet, revenu de Russie, écrivait alors son *Traité des propriétés projectives*; Dupin préparait les *Développements de Géométrie*; Jacobi avait commencé les études sur les fonctions elliptiques. Tous pouvaient concourir. Comte sans doute ne songeait pas à eux. Trois de ses camarades, Lamé, Duhamel et Savary, briguaient comme lui, pour l'avenir, les suffrages de

l'Institut, il ne pouvait manquer de les compter parmi les concurrents possibles; il savait que Chasles, son ancien à l'École, cultivait la Géométrie.

Tels sont les concurrents dont la faiblesse le rassurait. Le mal était déjà sans remède.

Comte, en 1848, eut le désir et l'espoir de reprendre les fonctions d'examineur d'admission. Wautzel se retirait accablé par la maladie. Arago, alors ministre de la guerre par intérim, devait choisir son successeur sur une liste présentée par le conseil de l'École. L'un des répétiteurs du cours d'Analyse, auquel les membres les plus influents du conseil avaient promis leurs suffrages, dès qu'il connut la candidature de Comte, alla trouver Arago, qu'il savait pour lui plein d'affectueuse bienveillance, et lui demanda s'il avait contre lui des motifs d'exclusion absolue. « Pour ma part, dit-il, je m'efface devant lui, et si vous ne repoussez pas sa candidature, je ne demanderai que le second rang. — Comme ministre, répondit Arago, je dois la justice à tous, plus encore, s'il est possible, à celui qui m'a insulté. Si M. Comte est présenté par le conseil de l'École, sa nomination paraîtra le lendemain au *Moniteur*. » Arago désirait la présentation de Comte; il ne lui déplaisait pas de se montrer magnanime. Aucun de ses amis ne l'ignorait. Comte cependant ne fut pas proposé; il accusa, pour la seconde fois, le conseil de l'École de basse et servile complaisance. Je puis ajouter que, le lendemain de l'élection, le directeur des études, qui avait voté pour Comte et décidé plusieurs de ses collègues à faire comme lui, reçut une lettre dans laquelle son ancien camarade attribuait son échec aux sentiments de basse envie dont, depuis leur sortie de l'École, il l'avait toujours poursuivi. Comte ajoutait quelques paroles blessantes sur l'égoïsme précoce du jeune concurrent qui, en faisant appel, à son insu, aux sentiments généreux d'Arago, avait cru rendre sa réintégration certaine.

Quatre ans après, en 1852, on enleva à Comte sa dernière ressource. Il ne fut pas réélu répétiteur. En proposant cette mesure rigoureuse, adoptée par le conseil à une très grande majorité, le directeur des études Bommart, administrateur fort étranger aux intrigues des savants et indifférent à la Philosophie, alléguait des motifs très plausibles.

Chaque année, lorsque le professeur terminait son cours par cinq ou six leçons sur le Calcul des probabilités, Comte ces-

sait de venir à l'École. Cette prétendue science, suivant lui, reposait sur des sophismes, il refusait de concourir à son enseignement. Un autre reproche lui était adressé. Le répétiteur devait, trois fois chaque semaine, consacrer deux heures à l'interrogation de huit élèves. Comte accordait dix minutes seulement à chaque examen et souvent expédiait les huit en une heure. On lui rappela la règle; il répondit que, plus expérimenté que ses jeunes collègues, il se croyait capable, dans un temps moitié moindre, de donner une note équitable, se réservant de prolonger l'épreuve au cas où il lui resterait des doutes. C'était prêter des armes à ses ennemis et en même temps en accroître le nombre. Le sentiment qui le guidait était toujours le même, il voulait s'affranchir de toute crainte de destitution et croyait y parvenir en poussant à l'extrême les griefs allégués contre lui. Le succès obtenu dans ces conditions l'aurait rendu certain de triompher toujours. Il se trompait. Chaque année, les reproches changeaient de nature. Le gouverneur de l'École (c'était le général Bizot, homme très sage et bienveillant pour tous), lisant en tête d'une lettre d'Auguste Comte : « 4 Frédéric II, 57 », demanda l'explication de cette énigme. On lui apprit qu'il existait un calendrier positiviste. Il trouva qu'en en faisant usage dans sa correspondance officielle, le répétiteur d'Analyse manquait aux convenances. Il regrettait que ses prédécesseurs eussent introduit dans le corps enseignant un collaborateur aussi bizarre.

Comte, enfin, avait espéré que, chassé par l'indignation des élèves, Sturm serait promptement forcé de lui abandonner sa chaire. Les choses tournèrent tout autrement. Le cours de Sturm, solide et consciencieusement préparé, était de plus en plus goûté. La timidité et la gaucherie de l'excellent géomètre inspiraient la sympathie. Sans chercher jamais à se faire admirer, il se faisait toujours comprendre; ses élèves le respectaient et l'aimaient, comme leurs prédécesseurs avaient aimé et respecté Ampère. Ni l'opinion ni les sentiments de Comte n'avaient changé. Incapable de perfidie, il l'était aussi de dissimulation. Son mépris pour le talent et ses appréciations injurieuses sur le caractère du professeur qu'il devait seconder étaient connus de tous. La situation était intolérable. Une situation intolérable peut se prolonger indéfiniment, mais elle est instable. Sturm, chaque année, proposait au conseil la réélection de Comte, sans songer même qu'il fût possible de faire autre-

ment ; mais, lorsque le directeur des études demanda, pour des raisons administratives, qu'il ne fût pas renommé, lorsque le général commandant l'École, qui n'avait contre Comte aucun grief personnel d'aucun genre, déclara qu'un tel maître, si excellent qu'il fût comme géomètre, lui semblait compromettant pour l'École, Sturm ne le défendit pas. La condamnation, réclamée au nom de la discipline et du bon ordre, fut presque unanime. La décision rigoureuse, qui, vue de haut et de loin, se présente comme une persécution odieuse et brutale, semblait alors aux hommes les plus sages et les plus éloignés de toute malveillance une mesure pénible, rendue inévitable par le caractère indomptable et les excentricités du fondateur du positivisme. Un amour sénile pour une jeune femme, Clotilde de Vaux, a troublé, plus encore que la pauvreté, les dernières années de Comte. Le récit de cet épisode fort vulgaire tient une grande place dans le livre du P. Gruber. J'ai connu le frère de Clotilde ; il a été, comme Comte, examinateur d'admission à l'École Polytechnique. Comme Comte, il a compromis sa position par des publications injurieuses pour ceux qui méconnaissaient son mérite. Plusieurs amis, plus sensés que lui, ont empêché la publication qu'il voulait faire du récit des relations de Comte avec sa sœur. Admirateur et disciple d'Auguste Comte, qui l'avait reçu à l'École Polytechnique, il l'avait introduit dans sa famille. Clotilde, séparée d'un époux indigne qu'elle avait à peine connu, ne pouvait manquer d'accueillir avec une orgueilleuse reconnaissance les hommages d'un homme présenté par son frère comme le plus grand génie du siècle. Dans les lettres que Maximilien Marie voulait publier, Comte démontrait à son amie, dans un style mystique, que, sans offenser la morale positiviste, elle pouvait, quoiqu'ils fussent mariés tous les deux, quitter sa famille et vivre avec lui. Le P. Gruber, en réunissant sur l'histoire de cette passion tous les documents et tous les témoignages connus, conclut en comparant, malgré sa réserve habituelle, l'amour de Comte pour Clotilde de Vaux à la caricature du beau et du noble. L'appréciation ne paraît pas exacte. Comte était très sincère et très faible dans son rôle de vieillard amoureux. L'orgueil, malheureusement, l'a entraîné à rendre ses faiblesses et ses illusions publiques, en invitant l'Occident à les partager. Clotilde de Vaux, s'il faut en croire son frère, qui l'aimait beaucoup, était une bonne et naïve créature, d'une intelligence

ordinaire et d'un caractère faible. Sa beauté n'avait rien de remarquable. Son esprit se trouvait dépaycé dans les hautes régions où Comte voulait l'entraîner et mal à l'aise devant les désirs très pressants du grand homme qu'elle n'aurait voulu ni désespérer ni satisfaire. Après la mort de Clotilde, le désespoir de Comte, comme autrefois celui de d'Alembert lorsqu'il perdit M<sup>lle</sup> de Lespinasse, lui inspira des pages brûlantes adressées à la mémoire de son amie et, en même temps, l'idée extravagante d'en faire une sainte, patronne du nouveau culte. L'exaltation allait-elle jusqu'à la folie ? En validant le testament de Comte, attaqué pour cause d'aliénation mentale, les tribunaux ont prononcé. Le P. Gruber approuve leur décision. « Le lecteur impartial, dit-il, pensera que la seconde période philosophique d'Auguste Comte, comme du reste le tribunal l'a prononcé, ne justifie pas l'accusation de folie porté contre le philosophe. » Il ajoute, et c'est la conclusion de son livre : « Dans la manière dont Auguste Comte s'est efforcé de réduire ses théories en pratique, il y a tant de singularités que le « sens commun » est complètement dérouté. » Entre les actes taxés de folie et les singularités qui déroutent complètement le sens commun, la ligne de séparation est mal définie. Les pensionnaires de Charenton sont nombreux ; presque tous sont plus fous qu'Auguste Comte, mais j'en ai connu qui l'étaient moins.

(*Journal des Savants.*)